

Danse: **Paul-André Fortier** crée *Misfit Blues* avec Robin Poitras *Page E 2*



Comment le numérique façonne le théâtre, selon **Rabih Mroué** *Page E 3*

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 MAI ET DIMANCHE 1^{ER} JUIN 2014

La mémoire en ligne

Comment notre passé en mode binaire est-il intelligible? Quels sens ont les archives diffusées massivement sur le Web, remodelées pour la télé? Une réflexion autour de l'avenir de la mémoire collective à l'ère du numérique avec l'essayiste Matteo Treleani.



Photo de la Deuxième Guerre mondiale utilisée dans la série télé *Sacrifice*

« La façon de spectaculariser et de coloriser les images a été vue comme de la manipulation. On a retiré leur authenticité aux images pour les rendre plus attractives, notamment pour les jeunes. »

Matteo Treleani

STÉPHANE BAILLARGEON

Elle s'appelle Louise Masson. Huronne métissée, elle a été adoptée par les Masson, qui possèdent un magasin de confection rue Saint-Joseph, à Québec. Diplômée des Ursulines, elle a 20 ans quand la guerre est déclenchée et elle s'engage comme infirmière, après une formation à Montréal.

Son histoire est racontée avec des dessins, des lettres, des photos, des films, du son ambiant recréé et des voix pour faire parler les personnages sur le site *Apocalypse.tv5.ca*. Les infirmières ont des grades militaires et le même salaire que les hommes engagés. La lieutenant Masson soigne les soldats gazés dans « l'hôpital bénévole n° 11 bis » installé à l'hippodrome de Saint-Cloud près de Paris. En 1918, la grippe espagnole y envoie des civils, des femmes, des enfants. En octobre 1919, Louise épouse le jazzman Ismaël Tangaré, « noir, défiguré, infirme, joueur de percussions ». Le couple s'installe en Afrique, où Louise Masson ouvre un dispensaire.

Dix personnages se côtoient dans ces destins croisés et imaginés. La production multimédia accompagne la diffusion sur la chaîne TV5 de la nouvelle série exceptionnelle consacrée à la Première Guerre mondiale. Il y a un côté lelouchien (du genre *Les uns et les autres*), avec les gars des vues qui travaille fort en juxtaposant les images d'époque, les dessins et le scénario de la fiction qui n'ont finalement presque rien à voir objectivement.

« Quel effet de sens la recontextualisation peut-elle avoir sur le contenu? demande l'essayiste Matteo Treleani dans son livre *Mémoires audiovisuelles*, tout juste sorti des Presses de l'Université de Montréal. La remédiation produit, par exemple, une distanciation émotionnelle du contenu [...]. Le remontage donne, par contre, une validation historique: les images d'archives sont différentes des images de fiction et, une fois juxtaposées, elles finissent par sembler plus véridiques et réelles que les images actuelles. C'est l'effet le plus couramment utilisé par



SOURCE TV5

Le personnage de Louise Masson

les films de fiction faisant usage des images d'archives.»

À la recherche de la manipulation

M. Treleani ne juge pas ce cas précis d'utilisation des images par les compléments en ligne de la série *Apocalypse*. Il y en a bien d'autres dans son étude, et les observations générales s'appliquent ici comme ailleurs. L'étude pionnière et fondamentale porte plus largement sur la « gestion » des archives par les nouveaux médias. Elle demande quel est l'avenir de notre mémoire à l'ère du numérique, comment les séquences binaires travaillent le passé tout en le revisitant, comment s'éditorialisent les documents historiques sur le Web. Le sous-titre du livre annonce le problème autrement en demandant: « Les archives en ligne ont-elles un sens? »

Tout dépend de la manière, évidemment. « Des documentaires à la télé ou certains sites Internet font forcément un travail d'éditorialisation des documents historiques, dit le spécialiste, joint cette semaine à Paris. Ce travail peut manipuler intentionnellement les archives, comme c'est le cas avec la série *Apocalypse*. La façon de spectaculariser et de coloriser les images a été vue comme de la manipulation. On a retiré leur authenticité aux images pour les rendre plus attractives, notamment pour les jeunes. »

Lui-même demeure dubitatif par rapport à de telles productions. Il reconnaît leur attrait populaire tout en citant leurs défauts fondamentaux.

VOIR PAGE E 2: ARCHIVES



FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
DANSE + THÉÂTRE
22 MAI - 07 JUIN 2014

INFO-FESTIVAL
514-844-3822 / 1-866-984-3822
VIDÉOS AU EIA.QC.CA

LA VITRINE .COM | ici artv



Prix Bessie de la meilleure production

ANTIGONE SR.
TRAJAL HARRELL, NEW YORK
2, 3, 4 JUIN / USINE C



« On s'insurge aussi souvent qu'on éclate de rire. »
Le Devoir

LE NOSHOW
ALEXANDRE FECTEAU, QUÉBEC
3, 4, 5 JUIN / PDA - CINQUIÈME SALLE



Une performance théâtrale radicale, sans acteur

33 TOURS ET QUELQUES SECONDES
RABIH MROUÉ + LINA SANEH, BEYROUTH
5, 6, 7 JUIN / THÉÂTRE ROUGE DU CONSERVATOIRE

CULTURE › DANSE

Ils dansent avec le coyote

Paul-André Fortier crée *Misfit Blues* au FTA avec la Saskatchewanaise Robin Poitras

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'homme qui danse n'a pas fait son dernier geste. À 66 ans, Paul-André Fortier se lance dans une nouvelle rencontre artistique avec la chorégraphe saskatchewanaise Robin Poitras, dont la première est présentée ce samedi soir au Festival TransAmériques.

Misfit Blues décline les possibles, des plus ordinaires aux plus absurdes, d'une relation à deux. Un duo aux humeurs vaguement beckettiennes, qui puise surtout dans le bagage de vie de deux routiers de la danse.

«Ca pourrait être plusieurs couples, il y en a un nouveau et un vieux», décrit Robin Poitras, ravie de retrouver le chorégraphe québécois qui avait créé pour elle le solo *She* en 2009. On sent qu'il y a plus d'une vie dans la pièce. Et chacun porte à la fois une familiarité et une étrangeté.

«On assiste à des situations intimes, à des moments de tendresse infinie, de colère et de réconciliation, de cruauté perverse, poursuit l'artiste québécois, qui recevait la Bourse de carrière du Conseil des arts et des lettres du Québec l'an dernier et le Prix du Gouverneur général pour les arts de la scène en 2012. Jusqu'à se faire piller notre être. La comédie laisse passer bien des choses.»

Du couple, il a pourtant peu été question tout au long du processus de création. «On n'en a pas vraiment parlé», dit Paul-André Fortier, révélant du coup l'écart entre danse et théâtre. Sauf qu'on porte notre âge. On fait ça avec nos expériences de scène et de vie.»

Figure majeure de la scène canadienne, Robin Poitras, 56 ans, a fondé et dirige depuis



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Paul-André Fortier présentera *Misfit Blues* samedi soir au Festival TransAmériques.

près de 30 ans à Regina le New Dance Horizon, qui produit et diffuse de la danse. Son travail, même si elle dédaigne ces catégories —, a été vu l'an dernier au FTA dans le déambulatoire *Bells*.

«Elle a cette qualité qu'ont les interprètes de ne pas se censurer, de plonger au cœur de la proposition», confie Fortier.

Le parcours de ce dernier se passe presque de présentation. Danseur au sein de Nouvelle Aire à l'époque où Édouard Lock faisait ses débuts, il a

tracé sa voie de chorégraphe et de soliste en puisant souvent dans les arts visuels (rappelons sa trilogie de solos inspirée de l'œuvre de Betty Goodwin) et la littérature. Il a aussi enseigné pendant dix ans.

Loufoques

Le thème de *Misfit Blues* a surtout émergé des improvisations articulées autour de consignes précises, tantôt loufoques («sur un banc la tête en bas, on regarde le monde à l'envers»), tantôt sérieuses. Des

personnages en ont émergé, auxquels le chorégraphe a laissé libre cours de s'exprimer sans filtre et sans fard. Le titre de la pièce évoque d'ailleurs le film *The Misfits* de John Huston.

«C'est l'âge, dit-il. Je me pose moins de questions qu'avant. Je fais les choses par plaisir.»

Après *Cabane* (créée avec Rober Racine) et *Vertiges* (avec le compositeur et musicien Malcolm Goldstein), il avait envie de rejouer le duo («jamais deux sans trois») avec une femme qui l'emmènerait là où il ne serait pas allé seul. Les trois tandems sont nés de la même urgence de rencontre après son *Solo 30x30* au long cours, qui a parcouru les villes du monde pendant six ans.

avec une femme qui l'emmènerait là où il ne serait pas allé seul. Les trois tandems sont nés de la même urgence de rencontre après son *Solo 30x30* au long cours, qui a parcouru les villes du monde pendant six ans.

Le coyote sentinelle

Autour du couple veille — ou guette — un coyote, signé par l'artiste autochtone Edward Poitras, ex-époux de Robin. Toute la scénographie est imprégnée de l'univers d'une instal-

lation de l'artiste où un coyote fait d'os trône au milieu d'un cercle.

«Je voulais une arène comme terrain de jeu», explique Paul-André Fortier. Ici, l'animal reste à l'écart «au bord de leur univers».

«Le rôle du coyote est ambigu et a beaucoup de résonance dans la pièce», explique Robin Poitras. Dans un sens, c'est une sentinelle qui nous regarde; dans un autre, nous sommes des coyotes, ou les spectateurs. Je sens qu'on va dans un monde animal dans la pièce.»

Figure importante dans la mythologie amérindienne, le coyote vit entre les mondes naturel et divin, dont il déjoue les règles et conventions. «C'est un esprit qui joue des tours», résume la Saskatchewanaise. Edward en est aussi un à sa façon.»

La démarche de Robin, qui a partagé la vie de l'artiste pendant 18 ans, est elle aussi influencée par la culture amérindienne, qu'elle dit extrêmement dynamique, vivante et contemporaine.

«J'ai participé à beaucoup de pow-wow. En Saskatchewan, la culture autochtone est très présente et puissante.»

En quête d'expériences initiatiques dans ses rencontres artistiques, Paul-André Fortier se voit donc bien servi. Et déjà, l'expérience, doublée de sa lecture récente du roman *Anima* de Wajdi Mouawad, le pousse vers un éventuel nouveau solo.

«Il y a un matin où mon corps me dira d'arrêter...»

Le Devoir

MISFIT BLUES

De Paul-André Fortier et Robin Poitras, à l'Agora de la danse, du 31 mai au 2 juin

ARCHIVES

SUITE DE LA PAGE E 1

«Des problèmes éthiques fondamentaux se posent, dit-il. On relie par exemple des extraits d'une lettre venant d'une femme qui explique avoir été violée par des soldats allemands à des images historiques d'une autre femme. Ce n'est pas cohérent, ni authentique, ni acceptable, puisque ce n'est pas nécessairement quelque chose qu'il fallait faire pour réactualiser ces archives. C'est une manipulation du spectateur.»

À la recherche des publics

Italien d'origine, formé à l'Université de Bologne auprès de l'historien de la culture et sémiologue Umberto Eco, il a poursuivi ses études puis son enseignement à Paris. La réflexion derrière ses *Mémoires audiovisuelles* provient d'une demande expresse de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) de France, chargé de collecter, de numériser et de diffuser le patrimoine français télévisé ou radiodiffusé.

L'Institut capte plus de 120 chaînes de radio ou de télé et protège le contenu de quelque 9000 sites Web multimédias. Le site ina.fr rassemble déjà plus de 350 000 documents télévisuels et radiophoniques. La machine à numériser introduit un nouveau régime d'accès et de diffusion. M. Treleani a cette phrase synthétique voulant qu'autrefois le public (disons le savant) cherchait quelque chose dans les archives, alors qu'aujourd'hui ce sont les archives elles-mêmes qui vont à la recherche du public.

«Pour un chercheur ou un étudiant, le mode de lecture est complètement différent. Moi-même, quand je travaille sur des documents historiques, j'applique une méthode, je recherche un contexte, etc. Par contre, si j'accède à un document historique sur Internet, par exemple avec YouTube, j'y vais de manière très distraite. On tombe dans la lecture industrielle. C'est une façon de voir les choses beaucoup moins attentive qui pose des problèmes d'interprétation.»

L'univers numérique complexe le casse-tête en permettant par exemple la diffusion sur un nouveau média (du grand au petit écran par exemple) et le remontage de la documentation, parfois même par l'entremise de l'utilisateur qui peut manipuler

les extraits, ne serait-ce qu'en les consultant à son rythme.

«Pour l'audiovisuel, les conséquences peuvent être très importantes. Prenons un reportage des années 1960 que l'on regardait à la télévision, sur une seule chaîne, en continu. Maintenant, on y accède à partir d'une base de données, avec la fragmentation que cela suppose. Ce nouveau support influence le contenu. Notre façon de percevoir le document est empaquetée dans le nouveau média. C'est un peu la différence entre voir un film dans une salle et le regarder sur un ordinateur.»

À la recherche du contexte

Et alors? Pourquoi est-ce si choquant? On regarde tous des films de cette manière non conventionnelle? De même, quel mal y a-t-il à massifier l'accès aux archives dans une perspective à la limite sensationnaliste ou émotive, par exemple en créant Louise Masson, tout en demandant aux savants de les consulter selon des normes toutes scientifiques?

«A un moment la question devient politique, répond le spécialiste. Elle concerne notre rapport au passé. En général, l'accessibilité est très positive. Mais il faut comprendre ses implications.»

Il propose alors l'exemple d'Europeana.eu qui rassemble des millions de documents tirés des collections européennes. «Le patrimoine est ici conçu comme un stock d'objets figés, le seul problème consistant à ouvrir les portes du stock pour en favoriser l'accès. Mais le patrimoine peut aussi être vu comme une vision du présent sur le passé, quelque chose de plus dynamique. Le patrimoine n'est plus alors dans les archives mais dans le discours sur ces sources qui construisent une vision du passé.»

Pour bien ou mieux construire ces archives, il faut donc les recontextualiser au maximum. L'essai propose plusieurs exemples de travail sur l'environnement d'origine des documents qui permet de les éclairer. «Les institutions patrimoniales pensent qu'il suffit de numériser d'abord et de contextualiser les archives ensuite», conclut le philosophe de l'archivistique. Je pense qu'il faudrait inverser la question. L'accès au patrimoine sans contextualisation peut même être dangereux en stimulant certaines interprétations.»

Le Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL DE MONTREAL

PLUS DE 150 CONCERTS EN SALLE!

26 JUIN AU 3^{ES} 6 JUILLET ÉDITION

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

DANIEL LANOIS avec invités EMMYLOU HARRIS et TRIXIE WHITLEY **JEUDI 26 JUIN**

LA CHANTEUSE BRITANNIQUE QU'ON A CONNUE AVEC NINE MILLION BICYCLES **KATIE MELUA THE ACOUSTIC TOUR** **VENDREDI 27 JUIN**

PINK MARTINI DREAM A LITTLE DREAM avec invité special THE VON TRAPPS **DIMANCHE 29 JUIN • 15 h et 20 h**

LES GRANDS CONCERTS

GINGER BAKER JAZZ CONFUSION avec invité special PEE WEE ELLIS, ainsi que ALEC DANKWORTH et ABASS DODOO **LUNDI 30 JUIN**

TERENCE BLANCHARD QUINTET L'ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL avec invités TERRENCE BLANCHARD et ses musiciens **PROGRAMME DOUBLE JEUDI 3 JUILLET**

MORIARTY **PREMIÈRE PARTIE: KANDLE VENDREDI 4 JUILLET**

JAZZ BEAT HYATT REGENCY MONTREAL

DANILO PEREZ avec BRIAN BLADE et JOHN PATITUCCI **SAMEDI 28 JUIN • 22 h**

RANDY WESTON ET BILLY HARPER DUO **MERCREDI 2 JUILLET**

JOE LOVANO **SAMEDI 5 JUILLET**

LES RYTHMES

ANGÉLIQUE KIDJO **PREMIÈRE PARTIE: KARIM DIOUF JEUDI 26 JUIN**

NIKKI YANOFSKY **LITTLE SECRET PREMIÈRE PARTIE: JON BATISTE AND STAY HUMAN VENDREDI 27 JUIN**

ST. VINCENT GROENLAND **SAMEDI 5 JUILLET**

BONOBO **PREMIÈRE PARTIE: KRYSIALE DIMANCHE 6 JUILLET**

BILLETTERIE: MONTREALJAZZFEST.COM

PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE DE MONTREAL 514 842-2112 • 1 866 842-2112 laplacedesarts.com

MÉTROPOLIS 1 855 790-1245 admission.com • ticketmaster.ca

info jazz 514 871-1881 1 855 jazzfest

Bell Heineken LOTO QUÉBEC SAG

CBC Radio-Canada

Canada Montréal Québec

CULTURE › THÉÂTRE

Un petit théâtre de la dématérialisation

« Nous sommes entrés collectivement dans un monde de représentations numériques qui façonnent un théâtre du quotidien »

FABIEN DEGLISE

La logique des vases communicants, c'est aussi un peu ça: le numérique transforme nos façons de communiquer, mais également la représentation que l'on se fait de l'autre, de l'environnement, de la distance, du temps, de la réalité et, ultimement, du monde qui nous entoure. Une mutation qui atteint par la force des choses l'univers du théâtre en particulier et celui des arts vivants en général, comme en témoignent en ce moment une poignée de créations livrées au Festival Trans-Amériques (FTA), créations qui exposent des espaces de représentation dont les contours sont, eux aussi, redéfinis par nos nouvelles vies numériques.

« L'usage d'Internet, des réseaux sociaux, de Facebook, nous amène à voir le monde autrement, lance, assis devant la caméra vidéo de son ordi, à l'autre bout du monde, le dra-

Il parle de représentations sociales de plus en plus guidées par la logique du fragment

maturge libanais Rabih Mroué. On vit désormais par l'entremise d'un cadre dans lequel on se raconte chaque jour par du texte, des photos, des vidéos composant des journaux personnels qui s'entrecroisent, se côtoient, se répondent... Nous sommes entrés collectivement dans un monde de représentations numériques qui façonnent un théâtre du quotidien », théâtre qu'une autre dramaturgie, celle des institutions, de la programmation, des planches, des comédiens et des émotions, ne peut, du coup, que faire résonner.

L'homme en apporte d'ailleurs deux tonalités à Montréal la semaine prochaine avec ses créations qui, sur la base du printemps arabe, mais surtout de la médiatisation de cette

flambée d'indignation sur les réseaux sociaux, portent un regard critique sur nos façons d'appréhender le réel en se rapprochant de lui par la technologie, comme pour, paradoxalement, mieux s'en éloigner.

La première pièce s'intitule *The Pixelated Revolution*. Elle parle de la mort filmée en direct sur iPhone pour être partagée avec le reste du monde. L'autre, *33 tours et quelques secondes*, mise au monde avec son amie Lina Saneh, évoque, sans l'ombre d'un acteur sur scène, l'incapacité de mourir dans un monde où les représentations sont persistantes, tout en se jouant des notions d'espace et de temps.

Réalités parallèles

« Ces nouveaux terrains où les gens se racontent, particulièrement en temps de crise, sont des espaces de réflexion incroyables, poursuit Mroué, joint par *Le Devoir* il y a quelques jours. Ils créent des réalités parallèles ambiguës qui amènent des doutes, des incertitudes, des enthousiasmes qu'il est certes facile de juger, mais qu'il est aussi plus intéressant de décortiquer. »

L'espace scénique serait propice à ce genre d'exercice réflexif et analytique, croit d'ailleurs le dramaturge montréalais Nicolas Berzi, dont les créations — *Peep Show*, bientôt représentée à La Chapelle, est l'une d'elles — explorent ces mutations sociales et narratives qui transforment actuellement les objets scéniques. « Les nouveaux médias, le numérique, ne sont plus des supports, des prétextes, mais des composantes de la création, dit-il. Ils influencent la façon de marquer la présence sur une scène, induisent des nouvelles formes d'écriture et offrent des nouvelles pistes de lecture, des traces qui changent les perspectives... sans doute pour le



Le dramaturge libanais Rabih Mroué croit que « les nouveaux médias, le numérique, ne sont plus des supports, des prétextes, mais des composantes de la création ».

mieux, selon lui.

Il parle de représentations sociales de plus en plus guidées par la logique du fragment ou de l'attention et des perceptions du public qui changent. Il qualifie d'avant-garde le théâtre capable de repenser sa propre pratique dans un contexte mouvant. Il dit: « Nous sommes face à un dilemme. Si le théâtre s'entête dans ses vieux paradigmes, il va mourir. S'il se laisse trop pénétrer par le numérique, par les nouvelles formes de représentation, dont certaines relèvent d'un phénomène de mode, il risque de s'aliéner et de perdre sa vocation ».

Équilibre et critique

Le créateur, qui étudie en ce

moment le théâtre de Sarah Kane dans le cadre d'un doctorat à l'UQAM, pense d'ailleurs que les mutations, aux théâtres comme ailleurs, gagnent à se jouer dans l'équilibre, mais également dans une perspective critique nécessaire pour mieux appréhender les transformations. « Sinon, c'est foutu, lance-t-il. Le théâtre ne sera alors plus que l'ombre de sa

fonction première. »

Une fonction délicate par les temps qui courent, admet Rabih Mroué, pour un art désormais confronté à une nouvelle socialisation devenue lieu de création, d'expression, de théatralité, d'opéra... avec lequel les créateurs doivent désormais composer, en remettant, croit-il, un peu d'ordre dans beaucoup de confusion. Comment? « En

posant des questions plus qu'en donnant des réponses », conclut l'artiste avant de sortir d'une scène de socialisation numérique convoquée par *Le Devoir*, disparaissant instantanément de l'écran sans autre effet que le petit son, bref et feutré, qui désormais accompagne ce genre de chose. Pfoiup...

Le Devoir



La grande boudeuse, une maison située dans la région de Charlevoix

ALAIN LAFOREST

À LA MAISON DE L'ARCHITECTURE DU QUÉBEC

Pierre Thibault: conversation entre nature et modernité

ISABELLE PARÉ

Son architecture s'imbrique tout entière dans la topographie du paysage québécois, la magnifie, célèbre ses horizons sans fin, les textures ligneuses et les granges d'autrefois. Dialogue entre le passé et le présent, l'œuvre de Pierre Thibault est explorée ces jours-ci à la Maison de l'architecture du Québec (MAQ), qui lui consacre une première exposition d'envergure et une monographie.

Les réalisations de Pierre Thibault — plus de 60 résidences privées en 15 ans et de nombreux projets phares, dont celui de l'abbaye cistercienne Notre-Dame de Saint-Jean-de-Matha — portent une signature reconnaissable entre toutes, célébrée hors de nos frontières.

Lignes horizontales, cubes aériens imbriqués dans la topographie, havres ancrés dans la nature: l'architecture de Thibault, portée aux nues dans le dernier film de Denys Arcand, *Le règne de la beauté*, se nourrit des lieux, intègre ses éléments, exaltant l'espace, la lumière et le bois, omniprésent.

« Il a une signature et un corpus d'œuvre qui mérite une reconnaissance internationale. C'est un héritier du modernisme, mais il a établi une jonction entre le vocabulaire contemporain et le paysage québécois. Au moment où d'autres architectes de sa génération n'en avaient que pour l'urbanité, il a fait le lien entre les constructions vernaculaires et la modernité », soutient Sophie Girronay, directrice de MAQ.

Mise en image par le photographe Alain Laforest, *L'architecture comme paysage*, com-

menté par Alessandra Ponto et Georges Teysot, embrasse toute la production de l'architecte. Projets institutionnels, comme le Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul (1992) ou la Caisse Desjardins de Louiseville (2013), mais aussi projets exploratoires, traversés par l'idée de la « cabane au Canada », notamment celui du refuge en bois rond érigé pour le Musée national des beaux-arts du Québec ou l'icône Villa du Lac du Castor, transpercée de troncs d'arbre bruts placés à l'oblique.

Enfant de Mies van der Rohe, Thibault jamais ne renie ses origines, mais la facture de ses bâtiments reste en symbiose avec le territoire d'ici. « Son habileté à intégrer son architecture à l'environnement en a fait un maître. Il est d'ailleurs copié à souhait, même par les fabricants de maisons en série! Mais sa signature, très humaniste, demeure unique », estime la directrice du MAQ.

La manière Thibault s'ancre aussi dans la réalité urbaine, comme le démontrent nombre de projets comme la Caisse populaire de Louiseville ou l'espace chorégraphique Jean-Pierre Perreault. En ville comme en pleine nature, Thibault reste, encore et toujours, un alchimiste de la forme et du territoire.

Le Devoir

PIERRE THIBAUT VU PAR TEYSSOT + PONTE
L'ARCHITECTURE COMME PAYSAGE
Maison de l'architecture du Québec,
181, rue Saint-Antoine Ouest à Montréal
Du 30 mai au 5 octobre 2014

15^e FESTIVAL
CARREFOUR
INTERNATIONAL
DE THÉÂTRE
22 MAI AU 12 JUIN 2014 QUÉBEC

Ce soir 21h!
OÙ TU VAS QUAND TU DORS EN MARCHANT...
Jeudi, vendredi et samedi jusqu'au 7 juin / GRATUIT

« Réjouissant »
Libération
GERMINAL
Halory Goerger et Antoine Defoort
Lille
4, 5 et 6 juin

Dernière chance de voir la trilogie!
L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU CANADA FRANÇAIS, 1608-1998
Daniel Brière et Alexis Martin
Montréal
6, 7 et 8 juin

« Une ode à la vie »
ACROBATES
Stéphane Ricordel
Paris
10, 11 et 12 juin

« Percutant »
Le Devoir
iSHOW
Collectif
Montréal
10, 11 et 12 juin
18 ans et +

« Un pur moment de bonheur »
Le Soir
KISS & CRY
Jaco Van Dormael
Charleroi
5, 6 et 7 juin

LES CHANTIERS constructions artistiques
10 PROJETS Jusqu'au 11 juin

BILLETTERIE: 418 (1 888) 529-1996
Et toute la programmation: carrefourtheatre.qc.ca

Québec Ville de Québec Radio-Canada iHO LE DEVOIR ZOM

MUSIQUE CLASSIQUE

Les secrets bien partagés du Palazzetto Bru Zane

CHRISTOPHE HUSS

Les parutions issues de l'un des plus beaux projets discographiques de ces dernières décennies sont enfin disponibles au Canada. Édités par le Palazzetto Bru Zane, ces CD-livres sont des sources de découvertes aussi inattendues qu'inépuisables.

En octobre dernier, dans le cadre d'un article intitulé «*Les perles rares des ambassadeurs du chant québécois*», nous rendions hommage à la parution, sous forme de luxueux livre-disque, du *Mage*, opéra spectaculaire de Jules Massenet, sur un livret proche de celui d'*Aïda* de Verdi, ressuscité par l'Opéra de Saint-Étienne en 2012 après une éclipse de 120 ans.

Le ténor québécois Jean-François Lapointe y était entouré d'une distribution de classe internationale, comprenant la mezzo Kate Aldrich, la soprano Catherine Hunold et le ténor Luca Lombardo. Les concerts de cet événement ont été enregistrés pour une parution au sein de la collection «*Opéra français*» du Centre de musique romantique française, Palazzetto Bru Zane de Venise.

Accéder à cet opéra requerrait jusqu'ici quelque débrouillardise et le recours à des sites de vente de CD en Europe. La situation a changé aujourd'hui puisque ces superbes parutions sont diffusées au Canada en magasin par SRI. Le distributeur se porte même garant d'une disponibilité de tous les titres sur Amazon.ca, en direct ou par l'intermédiaire du revendeur CD Treasures. Il s'agit d'en profiter, car chaque parution fait l'objet d'un tirage limité à 3000 exemplaires numérotés, amenés à devenir de vrais objets de collection.

Le temple à la gloire du romantisme

Le Palazzetto Bru Zane, palais vénitien restauré grâce à la Fondation Bru, est devenu, de

puis octobre 2009, le Centre de musique romantique française. Cet équivalent et prolongement chronologique du Centre de musique baroque de Versailles s'est donné pour mission la redécouverte du patrimoine musical français du «*grand XIX^e siècle*» (1780-1920).

Ce travail, axé sur le soutien à la recherche musicologique, suit un double objectif: valoriser les œuvres méconnues de compositeurs célèbres (par exemple Massenet) et réhabiliter des compositeurs rarement joués (Méhul, David, Alkan...).

Sont ainsi ouverts des «*chantiers*» qui associent musicologues, biographes, éditeurs de disques et de partitions. Ces chantiers sont consacrés à des compositeurs ou des thèmes. André-Ernest-Modeste Grétry, le compositeur de l'opéra *Zémire et Azor* qui sera produit par Les Violons du Roy et mis en scène par Denys Arcand en 2015 à Montréal, est un objet de recherche du Centre de musique romantique. Parmi les sujets de recherche, on trouve le chantier déjà très avancé sur les œuvres musicales du Prix de Rome — quatre livres, six partitions, quatre projets discographiques — ou sur «*L'opéra en France des Lumières au romantisme (1770-1830)*», des sujets qui passionnent plusieurs personnes au Québec...

Vu de l'autre côté de l'Atlantique, le Palazzetto semble être une ruche bourdonnante: colloques, conférences, aide à la mise en valeur des archives, édition de livres — une vingtaine à ce jour — et de partitions par dizaines, soutien à l'édition phonographique à travers des coproductions publiées sur des étiquettes des plus variées (Naïve, Alpha, Hyperion, Ricercar)... Le Palazzetto a rendu possible, par exemple, la résurrection des *Trios* de Napoléon-Henri Reber, l'un de nos disques de l'année 2013 (Timpani), et soutient Éric Le Sage dans son intégrale Fauré.

La promotion de la musique française vise également la scène. Cette saison, *Le dilettante d'Avignon* de Halévy et *Le saphir et Herculanum* de David, *Ali-Baba* de Lecocq, *La caravane du Caire* de Grétry, *Les barbares* de Saint-Saëns et *Les Danaïdes* de Salieri ont retrouvé l'affiche grâce au Palazzetto Bru Zane.

Les éditions singulières

En seulement cinq années, le Centre de musique romantique française a donc prouvé qu'il accomplit sa mission avec panache et une efficacité rare. En marge des CD coproduits, qui se multiplient, se distingue la production propre — les admirables parutions préparées conjointement par le Palazzetto à Venise et les Ediciones Singulares à Madrid. Adoptant le format de livres, ils se nourrissent de textes éclairants et fournis (une centaine de pages partagées entre français et anglais) et reflètent les projets phares du Centre. On y trouve majoritairement des opéras français, quatre volumes sur le Prix de Rome et une nouvelle série intitulée «*Portrait*».

Le premier portrait est consacré à Théodore Gouvy (1819-1898) et complète admirablement l'image que nous en avons à travers les disques *K.617* et *CPO* (intégrale des symphonies). Il comprend trois CD de premières mondiales dans tous les genres: musique pour piano, un trio, deux quatuors, une cantate et trois ouvertures, une *Sinfonietta* et une *Fantaisie pour violon et orchestre*, défendus par d'excellents musiciens. Magnifique anthologie de ce compositeur tiraillé entre la France et l'Allemagne, qui écrivit une musique de type post-Mendelssohn.

Les quatre volumes de la série Prix de Rome sont consacrés à Debussy, Saint-Saëns, Gustave Charpentier et Max d'Olonne. Ce dernier en date comporte des cantates et œuvres chorales composées entre 1894 et 1899. Il y a un peu de Fauré

dans les chœurs et beaucoup de pompe dans les cantates. Parution d'approfondissement...

En matière d'opéra, nous avons reçu *Thérèse* de Massenet, que nous connaissions déjà à travers un enregistrement de Gerd Albrecht chez Orfeo, avec Agnès Baltsa. Cette nouveauté, avec Nora Gubisch dans le rôle-titre, bénéficie de l'ardente direction d'Alain Altinoglu, d'un français nettement moins exotique, et affiche le Québécois Étienne Dupuis, admirable de distinction et de clarté dans le rôle d'André, le mari de l'héroïne. *Le mage* de Massenet est un achat prioritaire, du point de vue de la substance musicale, mais *Thérèse* est très recommandable aussi.

La surprise majeure est la dernière nouveauté en date: *Dimitri* de Victorin Joncières (1839-1903), enregistré à Bruxelles en février 2013 sous la direction d'Hervé Niquet. Adeptes de sagas opératiques (*Sardanapale*, *Les derniers jours de Pompéi*...), Joncières, continuateur de Meyerbeer et admirateur de la technique wagnérienne des leitmotifs, s'inscrit dans une veine musicale de type Gounod-Saint-Saëns et compose ici une suite de tableaux épiques sur le retour à Moscou d'un tsar exilé. Même niveau d'intérêt que *Le mage* et excellente distribution, menée par Philippe Talbot dans le rôle-titre.

Nous attendons désormais de pouvoir vous parler bientôt de *La mort d'Abel* de Kreutzer, de *Renaud* de Sacchini et d'*Amadis de Gaule* de Jean-Christophe Bach, les trois autres opéras de ce catalogue passionnant.

Le Devoir

Recommandés
 Massenet: *Le mage*, ES 1013
 Massenet: *Thérèse*, ES 1011
 Joncières: *Dimitri*, ES 1015
 Portrait de Théodore Gouvy, ES 1014.



JIMMY-KATZ

Eric Alexander vient de publier sur étiquette High Note un album intitulé *Chicago Fire*.

JAZZ

Eric Alexander, chroniqueur de Chicago

SERGE TRUFFAUT

C'est tout simple: le sujet du jour appartient à la rubrique du gros et du puissant. Pour s'en convaincre, voici sa déclinaison sous forme d'équation: Johnny Griffin, Sonny Stitt, capitaine Dyett, Gene Ammons, l'éclairer de Sun Ra John Gilmore, Eddie Harris, Von Freeman + Chicago = Eric Alexander, saxophoniste ténor de son état.

En quelques mots et quelques autres encore, voici de quoi il s'agit: Alexander vient de publier sur étiquette High Note un album intitulé *Chicago Fire*. Cette galette, Alexander l'a

confectionnée en compagnie de ses habitués complices: l'imense Harold Mabern au piano, John Webber à la contrebasse, Joe Farnsworth à la batterie et Jeremy Pelt à la trompette sur trois morceaux. Bon.

Cela précisé, ajoutons que ce disque n'est pas un disque comme un autre puisqu'il est également une réflexion, ou plus exactement une mise en relief d'un pan très important de l'histoire du jazz. En voici le résumé.

Il était une fois le professeur de musique Walter Dyett, réputé, à Chicago et dans ses environs, pour l'incroyable acuité de son oreille et surtout pour son inclination très prononcée pour la discipline. Genre: à genoux sur une règle, les bras en croix avec du linge mouillé dans les mains... On exagère, mais pas tant que cela.

Toujours est-il qu'il était adepte du son puissant, du son triomphant, du son qui porte, du son qui attire illico. Ce son, ses élèves suivants l'ont adopté et propagé: Gene Ammons, Eddie Harris, Sonny Stitt, John Gilmore, Von Freeman, Clifford Jordan, Joseph Jarman et Johnny Griffin. Pour la petite histoire, on précisera que même Nat King Cole et Dinah Washington ont été ses étudiants.

À ce courant, à cette école qui s'est traduite par la création d'un style et son expansion, Alexander a donc rendu hommage. Ceci explique évidemment cela: la sonorité d'Alexander est puis-

sante, le style est sans fioritures, le jeu d'ensemble est généreux. Mais encore? Le tout loge à l'enseigne du hard-bop teinté de blues pesant comme il se doit. Le tout est d'autant plus remarquable qu'on en est arrivé à la conclusion suivante: Alexander est sans contredit l'un des trois ou quatre meilleurs saxos de sa génération ou, pour être encore plus précis, le Zoot Sims d'aujourd'hui.

En d'autres termes, Alexander est grand parce qu'il est un sculpteur.

◆◆◆

Les poids lourds du jazz qui se fait à Port-au-Prince comme au cœur d'Haïti et sur les rives du Saint-Laurent vont occuper la scène du Gesù le 8 juin prochain à compter de 19 h. Ils s'appellent Eddy Prophète au piano, Harold Faustin à la guitare et Buyu Ambroise au saxophone. Ils seront accompagnés par des fines lames de nos environs, soit Alex Bellegarde à la contrebasse, Martin Auguste à la batterie, Gary Crèvecoeur et Ronald Nazaire aux percussions.

Prophète? Il s'est installé à Montréal en... 1967! Depuis lors, il n'a cessé d'étudier, de composer et d'arranger en prenant soin d'accomplir l'alchimie musicale entre le Nord et le Sud. Faustin et Ambroise? Ils sont comme Prophète, soit des virtuoses du jazz matiné de latin.

Le Devoir

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
 CHEF

HÉLÈNE GRIMAUD
 ET YANNICK NÉZET-SÉGUIN

12 ET 13 JUIN
 19 h 30

ACCHUEILLIR
 BRAHMS
 BRUCKNER

MAISON SYMPHONIQUE
 DE MONTRÉAL

ORCHESTRE
 MÉTROPOLITAIN
 YANNICK NÉZET-SÉGUIN

orchestremetropolitain.com

placidesarts.com

4^e SAISON
 2014 • 2015

Salle
 Bourgie

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

CONCERT D'OUVERTURE

Orchestre symphonique de Montréal

SAMEDI 13 SEPTEMBRE • 19 h
 DIMANCHE 14 SEPTEMBRE • 14 h

Kent Nagano, chef

Chœur de l'OSM
 Andrew Megill, chef de chœur de l'OSM

Trois cantates de J. S. BACH (BWV 75, 147 et 164)

Les Ballets Jazz de Montréal

Série Tiffany

MERCREDI 17 SEPTEMBRE • 19 h 30
 JEUDI 18 SEPTEMBRE • 19 h 30

Un spectacle de duos avec des chorégraphes de
 Benjamin Millepied, Annabelle Lopez Ochoa
 et Cayetano Soto.

Musique de J. S. BACH à PHILIP GLASS
 Dans le cadre du festival Quartiers DanSES

Academy of Ancient Music

MERCREDI 5 NOVEMBRE • 19 h 30

Richard Egarr, chef

J. S. BACH Ouvertures et Suites
 pour orchestre nos 1 à 4, BWV 1066 à 1069

PREMIÈRE FOIS
 À MONTRÉAL!

Billets et programmation complète
 sallebourgica.ca
 514-285-2000 # 4

MUSÉE DES
 BEAUX-ARTS
 MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par TD

VIVA VOCE

PETER SCHUBERT
 Directeur artistique

Le Crépuscule
 de la tonalité

Un voyage musical de Brahms à Schoenberg, de Verdi à Stravinsky.
 Également au programme, première d'une œuvre écrite pour
 VivaVoce par le compositeur montréalais Nicolas Gilbert.

Le samedi 7 juin 2014 à 19 h 30

Salle de concert Redpath – Université McGill – 3461, rue McTavish, Montréal

BILLETTERIE: 514 398-4547
 ADMISSION: 1 855 790-1245 • www.admission.com
 RENSEIGNEMENTS: www.vivavoce-montreal.com • 514 489-3739

LE DEVOIR

CONSEIL DES ARTS
 DE QUÉBEC

CONSEIL DES ARTS
 DE MONTRÉAL

Conseil des Arts
 du Canada

CULTURE › MUSIQUE

Ernesto Dabo: une découverte hors du commun

YVES BERNARD

L'an dernier, Ernesto Dabo a lancé *Lembrança*, un disque fabuleux enregistré avec des musiciens québécois, mais passé hélas inaperçu ici. En Guinée-Bissau, il en va tout autrement puisque le chanteur-auteur-compositeur y est considéré comme l'un des pères de la chanson. On a même dit que Dabo était le Vigneault bissau-guinéen. Le voici qui retrouve ses complices mont-réalais pour offrir deux spectacles: ce dimanche à l'église Saint-Barnabas de Saint-Lambert, dans le cadre du festival Classica, puis le 13 juillet au Balattou pour le Festival international Nuits d'Afrique. La découverte est majeure.

Lembrança, qui signifie «mémoire», est un album fluide qui plonge autant dans les traditions du pays que dans la chanson poétique en révélant des hommages, en traitant de justice et de bonne gouvernance, de condition humaine et d'amour.

Musicalement unique, le disque est empreint entre autres de la kora de Zal Sissokho, de la basse de Mario Légaré, du violoncelle de Claude Lamothé, des percussions de Daniel Bellegarde et de celles de Lilison, qui a regroupé des musiciens autour d'Ernesto Dabo.

«J'ai découvert des gens au cœur énorme et qui ont été patients en dépit des différences linguistiques et artistiques. Mais la musique est transversale et nous sommes arrivés à un point d'entente», affirme Ernesto Dabo dans un excellent français.

La voix créole

En 1971, deux ans avant l'indépendance de la Guinée-Bissau, en pleine période de lutte armée pour la libération nationale, trois jeunes artistes militants, dont Ernesto Dabo, forment Cobiana Djazz. Ce groupe annonce un véritable mouvement culturel en se réappropriant la langue créole.

«Le régime colonial portugais faisait tout pour aliéner les populations en leur faisant passer l'idée que leur culture était une culture inférieure», se rappelle Ernesto Dabo.

Avec ses complices, il crée des contenus enracinés dans le folklore du pays et diffusera les idées de la lutte nationale.

«Du jour au lendemain, toute la ville de Bissau se demandait qui nous étions. Cela a provoqué une explosion de créativité. Des jeunes dans tous les quartiers ont essayé de créer des groupes. D'autres ont opté pour la littérature, la peinture ou le stylisme. De ce mouvement, plusieurs ont



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le chanteur-auteur-compositeur Ernesto Dabo est considéré en Guinée-Bissau comme l'un des pères de la chanson. On a même dit qu'il était le Vigneault bissau-guinéen.

émérgé, dont Lilison et son groupe N'Kassa Cobra.»

Parallèlement, un autre groupe se forme au Portugal avec Ernesto Dabo: Djorson, qui signera *M'Ba Bolama*, le premier titre enregistré de l'histoire de Guinée-Bissau.

Arrive l'indépendance en 1973, après 400 ans de colonisation. L'artiste raconte: «Dans une colonie, on est tout simplement des indigènes, des "animaux". Mais quand finalement ta condition humaine est récupérée pleinement face à tout le monde, c'est un sentiment qu'on ne peut décrire.»

Avec les années, Ernesto Dabo a délaissé la chanson au profit du droit international et d'une carrière de haut fonctionnaire dans son pays. «Faire de la musique ne donnait pas à man-

ger et, puisqu'on était militants engagés au service du pays, on s'est sentis obligés de se mettre au travail», résume-t-il. Aujourd'hui à la retraite, il lui reste ce pays de mots et de musiques qu'il est prêt à partager plus que jamais.

Collaborateur
Le Devoir

À l'église Saint-Barnabas de Saint-Lambert dans le cadre du festival Classica, dimanche 1^{er} juin à 13 h
Renseignements: 514 612-0127, <http://festivalclassica.com/contact/>

Au Balattou dans le cadre du FINA, dimanche 13 juillet à 20 h 30
Renseignements: 1514 499-FINA, www.festivalnuitsdafrique.com

Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique: Grégoire Legendre

23 juillet au 4 août

Vivaldi et Haendel à l'opéra (Les Violons du Roy)
Le 23 juillet à 20 h, Salle Raoul-Jobin du Palais Montcalm

L'Enfant et les sortilèges
Les 24, 25, 26 et 27 juillet à 20 h
Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec

Le Jugement dernier (Requiem de Verdi)
Les 1^{er}, 3 et 4 août à 20 h
Salle Louis-Fréchette du Grand Théâtre de Québec

Les Grands Feux Loto-Québec
Le 2 août à 22 h, Vieux-Port de Québec

La Brigade lyrique
Du 23 au 27 juillet et du 30 juillet au 3 août à 12 h et 17 h
Lieux divers à travers la ville de Québec

Musique en plein air
Le 29 juillet à 12 h, Maison Hamel-Bruneau

La grande histoire chantée de la musique lyrique
Le 31 juillet à 20 h, Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

La plus belle fleur du jardin impérial
Les 28, 29 et 30 juillet à 19 h, La Maison Jaune

Wagner à l'apéro
Les 28, 30 et 31 juillet à 16 h
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

877 643-8131
www.festivaloperaquebec.com

Conseil des arts et des lettres Québec VILLE DE QUÉBEC Québec

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE PRINCIPAL

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
LA SAISON
DES DÉCOUVERTES
2014 • 2015

ABONNEZ-VOUS

À PARTIR DE
128 \$

ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM | 514 598-0870

Conseil des arts et des lettres Québec CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Conseil des Arts Canada Canada Council for the Arts Patrimoine canadien Canadian Heritage Montréal LE DEVOIR

CULTURE DE VISU

Les intouchables de l'art selon Gwenaël Bélanger

Le photographe de bon nombre de canulars s'attaque cette fois à des pans de l'histoire de la peinture du Québec. Bien des questions que soulèvent 25 images brouillées et colorées.

DÉPEINDRE

Gwenaël Bélanger, galerie Graff, 963, rue Rachel Est, jusqu'au 21 juin.

JÉRÔME DELGADO

Àu premier coup d'œil, la plus récente production de Gwenaël Bélanger dérouté. Dans le mauvais sens du terme. Un trop-plein de couleurs et une impression de travail maniéré se détachent des murs de la galerie Graff. Comme s'il était question, dans la salle qui accueille les visiteurs, de livrer un fastidieux abécédaire de l'abstraction picturale.

On reconnaît, ou croit-on reconnaître, une des cibles chromatiques de Claude Tousignant, un des bleu-blanc-rouge de Serge Lemoyne, la gestuelle blanche de Borda, parmi d'autres choses.

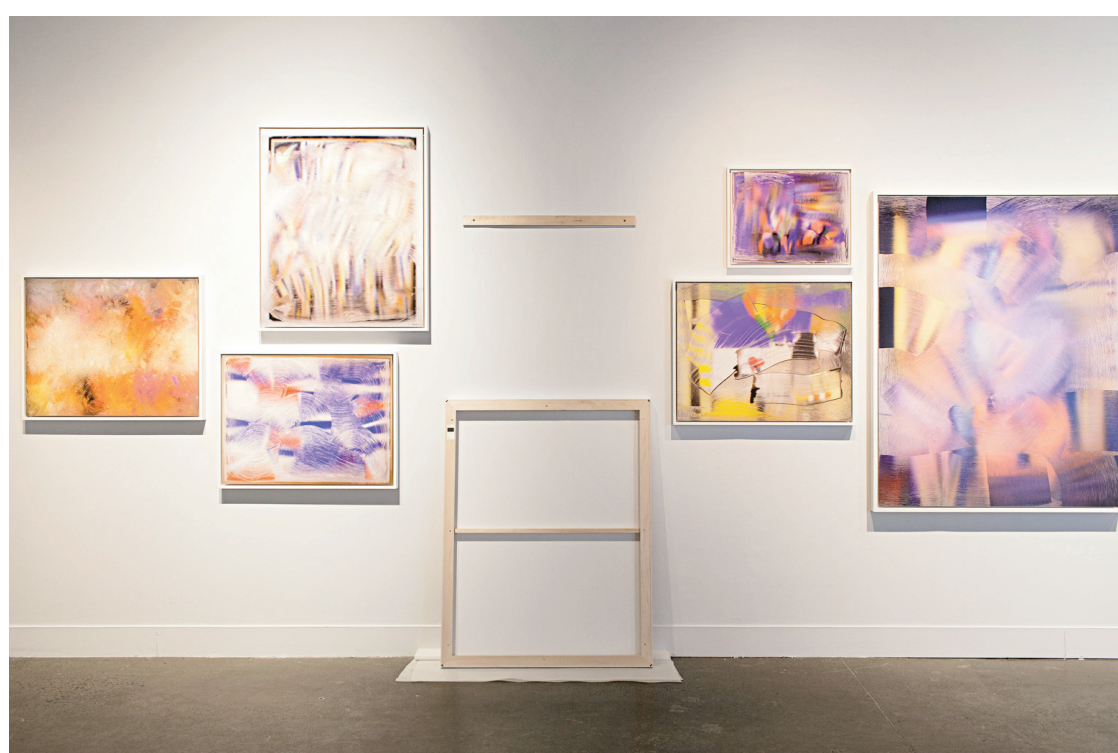
Quelle mouche l'a piqué? Pourtant aucune. L'appréhension initiale s'estompe sous l'évidence: l'exposition *Dépeindre*, présentée d'abord au centre VU de Québec il y a six mois, est du Gwenaël Bélanger tout craché: derrière les apparences, on trouve de la profondeur. Ses œuvres animées par les canons de la peinture québécoise poursuivent la réflexion de l'artiste sur le statut de l'image et procèdent du même plaisir à rompre avec son caractère sacré.

Avec *Dépeindre*, projet photographique à la remorque de son précédent corpus, *Fleurs* (2011-2012), Gwenaël Bélanger s'éloigne certes un peu plus des chutes d'objets qui l'ont fait connaître au début des années 2000. Moins dans le spectacle (de destruction), plus dans le flou (de la reproduction du réel), il mise néanmoins sur les mêmes codes: morcellement de l'image, confusion du temps, et un processus de création plutôt soigné.

Bélanger cherche encore et toujours à bouleverser l'ordre des choses. Hier nos rapports aux objets du quotidien, aujourd'hui ceux à la peinture et en particulier à nos chefs-d'œuvre, en l'occurrence ceux conservés au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ).

C'est dans les salles et réserves de l'établissement public qu'il s'est rendu photographe des tableaux signés Tousignant, Lemoyne et Borda, mais aussi Kriehoff, Pellan, Alleyn, Letendre, Merrill, etc. Des époques et des genres, pas seulement la non-figuration, sa lentille n'en fait, finalement, pas de distinction.

Entre eux (les maîtres) et lui, ou entre eux et nous, regardeurs, Gwenaël Bélanger a posé une vitre qu'il a induite d'une matière grasseuse —



CHARLES-FRÉDÉRIK OUELLET

Vue de l'exposition *Dépeindre* où l'accrochage fait dialoguer les formes (ou les formats).

son geste, très visible, ressemble à celui du peintre —, avec le résultat qu'il est impossible de reconnaître le sujet photographié. Ce filtre bien concret à travers lequel naît l'image — procédé mis en avant pour les bouquets de *Fleurs* — s'avère une habile métaphore de la distance qui nous sépare de la peinture muséifiée et, aussi, de tout le patrimoine culturel. Que conserve la mémoire collective, sinon, peut-être, des bribes, des couleurs dans

certain cas, la manière de les appliquer dans d'autres, voire une idée vague de la composition générale?

Le processus inclut une indispensable étape préalable et révélatrice du statut intouchable de l'œuvre consacrée. L'artiste a dû recevoir l'autorisation des peintres (ou des successions dans le cas de défunts), ne serait-ce que pour pouvoir photographier leurs tableaux. Toujours délicat quand il est question de repro-

duction, même si un prisme les rend méconnaissables. A moins que ce soit cette transformation, cette altération, qui dérange.

En salles d'exposition, *Dépeindre* prend tout son sens. Malgré l'apparence de peinture léchée. Au pied du mur qui accueille le visiteur, aux côtés d'un vaste panorama en 13 photos, deux cadres, vus de dos, reposent au sol. La liste de Graff les désigne comme étant des reproductions de ta-

bleaux de Jean Paul Lemieux. Or Bélanger n'a pas reçu l'autorisation de les exposer; ils sont condamnés au secret. Avec Riopelle, le processus ne s'est pas rendu aussi loin: dans le fond de la galerie, l'œuvre *Dépeindre* (Jean-Paul Riopelle, Espagne, 1981) n'est qu'une surface blanche, non peinte: il a même été impossible de photographier le tableau cité.

L'accrochage fait dialoguer les formes (ou les formats) davantage qu'il discourt sur l'histoire de l'art. L'artiste s'est préoccupé de rythme, comme jadis dans sa série *Chutes*, plutôt que de logique narrative ou esthétique. Il fait ainsi côtoyer un petit Lemoyne avec un grand Borda, isole la cible de Tousignant. Il réunit les tableaux qu'il a captés dans leur environnement habituel, tel un portrait par Théophile Hamel, ce peintre officiel de l'État au milieu du XIX^e siècle, exposé au MNBAQ sur un mur d'un rouge éclatant.

Inventif dans ses techniques, Gwenaël Bélanger ne cesse de marcher un pied dans la séduction des images, l'autre dans le leurre des apparences. Simuler les peintres, comme il fait cette fois, peut cependant laisser perplexe. Car entre l'hommage et le brouillage, les photographies de *Dépeindre* demeurent attachées à leurs icônes, à leur aura.

Collaborateur
Le Devoir

LA BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN AUTOCHTONE

2^E ÉDITION

STORYTELLING

JUSQU'AU 22 JUIN 2014



Luke Parnell, Fall of Man, 2012

Exposition en deux lieux :

Art Mur
5826, rue St-Hubert
Montréal (QC)
www.artmur.com

Stewart Hall
ART GALLERY

176 chemin du Bord-du-Lac-Lakeshore Rd
Pointe-Claire (QC)

Nous remercions :

Conseil des arts et des lettres
Québec

SODEC
Québec

Secrétariat aux affaires autochtones
du Québec

Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts

De l'interprétation des rêves et de l'art

AUTOUR DES CRIMES ET DES RÊVES

De Dora García. Commissaire: Chantal Pontbriand. À la Fonderie Darling, jusqu'au 24 août.

NICOLAS MAVRIKAKIS

À la Biennale de Venise, en 2011, elle était l'artiste qui représentait l'Espagne avec une œuvre intitulée *The Inadequate*. À travers une série de performances, de conversations, de débats, Dora García y discutait des moyens d'être marginal, de la marginalité dans le domaine des arts, de la littérature, de la culture en général, mais aussi de la psychiatrie, comme une forme de position politique. Elle y traitait des moyens d'expression plus opaques qu'utilisent certains artistes pour protéger leur liberté de créer et de penser. Par exemple, elle soulevait le cas de l'écrivain suisse Robert Walser et de ses textes écrits en minuscules caractères, aux limites du visible, en microgrammes, en « crayonnures », ce qui les rendait incompréhensibles de tous sauf de lui... Il a d'ailleurs fallu 20 ans pour les déchiffrer. García y parlait aussi de l'écriture à la syntaxe très complexe de James Joyce. Dans *The Inadequate*, García effectuait une forme de glorification de ceux qui choisissent la marginalité, de ceux qui veulent se protéger

du discours dominant. Mais elle y célébrait aussi les maladroits, les mésadaptés, les outsiders, les exclus et ceux que la littérature ou les arts ont considérés comme des auteurs et des créateurs mineurs.

En 2013 elle revenait à Venise avec une installation vidéo intitulée *The Joycean Society*. Vous pouvez voir cette œuvre ces jours-ci à la Fonderie Darling accompagnée de deux autres vidéos intitulées *Désordre* et *Film (Hôtel Wolfers)*. Le tout est présenté avec deux créations murales, l'une faite d'un papier peint (le *Jacques Lacan Wallpaper*) et l'autre, d'écrits cryptés inscrits sur des ardoises noires comme dans une classe (les *Mad Marginal Charts*).

De quoi y parle-t-elle? Dans cette installation très dense, elle poursuit sa réflexion sur le travail de Walser et de Joyce, y ajoutant entre autres Beckett, Kafka et Lacan, mais en se penchant plus cette fois sur la question de l'interprétation. De l'interprétation de la littérature, mais aussi du monde qui nous entoure. En fait, elle se glisse de la position de l'auteur à celle du lecteur et de l'individu en société.

Pour *The Joycean Society*, elle a filmé la réunion d'un club de lecture qui, à Zurich, depuis 1986, discute du livre *Finnegans Wake* de James Joyce. Les membres de cette communauté analysent chaque phrase, chaque mot, chaque connotation,

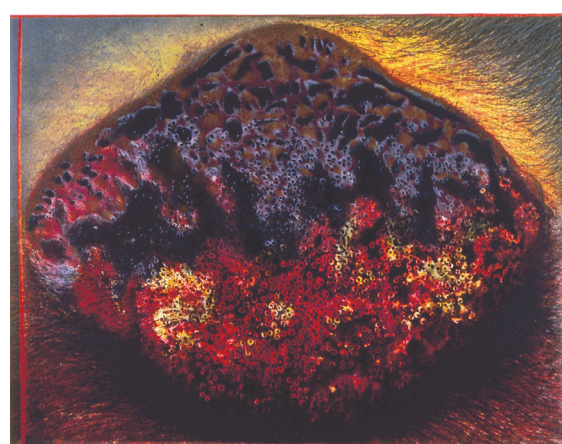
chaque évocation de ce texte aux multiples significations. Une manière de nous confronter aux diverses interprétations que les lecteurs peuvent faire de la même œuvre et de la même idée. Elle poursuit cette réflexion avec la vidéo *Désordre*. Pour la réaliser, l'artiste a décidé de travailler avec des individus de l'hôpital psychiatrique de Montpellier à Aix-en-Provence, un groupe formé de patients, de membres des équipes de l'hôpital et même de visiteurs.

À sa demande, ces gens ont lu les livres *Finnegans Wake* et *65 rêves de Franz Kafka* de Félix Guattari afin de discuter des deux thèmes suivants: les rêves et les crimes... Cela donne une réflexion sur la limite entre le réel et la fiction qui est très riche. Et cette question de l'interprétation de l'art et du réel se poursuit dans d'autres œuvres, dont la vidéo *Film (Hôtel Wolfers)* où García offre une relecture de *Film*, création expérimentale écrite par Samuel Beckett et réalisée par Samuel Schneider en 1965.

L'œuvre de García expose comment l'être humain tente continuellement de comprendre le monde qui l'entoure.

Collaborateur
Le Devoir

Des photos des œuvres de Dora García.
ledevoir.com/culture/arts-visuels



Coemio Rello, 1988, lithographie, 53,5 x 69 cm

LYNDAL OSBORNE

estampes

29 mai au 22 juin

Galerie
Jean-Claude Bergeron

150 St-Patrick Ottawa ON
Tél. 613. 562-7836

info@galeriejeanclaudebergeron.ca www.galeriejeanclaudebergeron.ca

CULTURE › CINÉMA



MÉTROPOLIS FILMS

Avec Marine Vaché, le cinéaste français François Ozon célèbre la beauté et plus encore.

JEUNE & JOLIE, DE FRANÇOIS OZON

Dans la tête d'une jeune fille qui teste ses charmes

ODILE TREMBLAY

Une phrase d'Ozon prononcée en 2013 à Cannes, où son *Jeune & jolie* avait atterri en compétition, fit bondir : « C'est un fantasme de beaucoup de femmes de se livrer à la prostitution. » Mains crues et protestations, de la Croisette à la blogosphère, en passant par la ministre française de la Culture, avaient retenti, jusqu'à la rétractation balbutiante : « Je ne voulais pas parler des femmes en général, juste des personnages de mon film. » Bon ! Il fut maladroit.

Jeune & jolie, œuvre plus intime que *Potiche*, *Huit femmes* et *Dans la maison*, fut tourné en deux mois à peine. Il suit la trajectoire d'une jeune fille de 17 ans, aux parents ouverts et plutôt à l'aise, qui décide de se prostituer, comme ça, pour rien, pour pousser ses limites, par curiosité.

François Ozon précise avoir revu *Belle de jour* de Buñuel avant de plonger dans le scénario de *Jeune & jolie*. On associe spontanément un film à l'autre. « Mais celui de Buñuel est dans le fantasme et pas le mien. » Autre source d'inspiration : *À nos amours* de Maurice Pialat, pour

ce rapport à la séduction d'une adolescente qui teste son pouvoir et cherche l'amour.

De sa jeune actrice, Marine Vaché, le cinéaste français célèbre la beauté et plus encore : « Elle est là et pas là, possède un truc en plus, comme un mystère. Dès le premier plan, celui qui joue le petit frère la regarde avec des jumelles pour capter ce mystère-là. Tout tombe dans une sorte d'abîme, car il se crée une distance entre la psyché et le corps. »

Le cinéma d'Ozon possède un côté brechtien. Il dit éprouver du mal devant les films de pure identification. « Je montre au spectateur qu'on est au cinéma. »

Le cinéaste a aimé suivre une année scolaire entre un premier et un second trimestre d'adolescents de 16 et 17 ans, avec une chanson pour chaque période. Il a rencontré des psychologues et des policiers qui œuvrent auprès des jeunes, leur a demandé comment ça se passait réellement avec Internet. « Tous s'entendent pour dire que c'est très facile de se prostituer. Mais dans le cas d'Isabelle, elle n'a pas besoin d'argent, tout en lui accordant de la valeur, et n'utilise pas le fruit de ses passes. Elle se

cherche. On n'est pas dans Nymphomaniac. »

À ses yeux, l'histoire de Marine pourrait se dérouler dans n'importe quel pays occidental où règne un certain niveau de vie.

Il a mis dans *Jeune & jolie* comme ailleurs dans ses films une chanson de Françoise Hardy : *A quoi ça sert ?*. « Elle est la quintessence de la chanteuse qui parle de l'adolescence, estime Ozon. Cet âge porte une mélancolie, comme dans le poème de Rimbaud Roman, avec le vers "On n'est pas sérieux quand on a 17 ans" récité dans le film. »

Lourde beauté

À son avis, la trop grande beauté d'une jeune fille lui semble parfois bien lourde. « Certaines veulent la mettre à l'épreuve. Marine Vaché se retrouve dans une scène aux côtés de Charlotte Rampling [son actrice entre autres de *Sous le sable*], qui a été trop belle aussi. » Ozon estime comprendre les femmes parce qu'il est un homme doté à la fois d'une distance et d'une lucidité. « Ce qui m'intéresse, c'est de les observer comme un mystère sans donner le mode d'emploi. Le personnage de Marine vit, avance. Elle n'est

pas dans la culpabilité, ne s'explique ni ne s'excuse. »

Sur un plateau, François Ozon dit laisser l'acteur libre de lui proposer des choses. Quand la mère tape sa fille après avoir appris qu'elle se prostitue, Géraldine Pailhas qui l'interprète a dit : « Je pourrais avoir cette réaction-là, mais j'aimerais m'excuser après. Ce qui fut fait. »

Il a aimé capter la première étreinte, sur la plage, avec un petit ami. « Mais le film se termine de façon très triste, avec un regard à la fenêtre. Un dénouement ouvert. Adviennent que pourra ! »

Même s'il a tourné en anglais *Angel*, François Ozon estime qu'à l'évidence les Français ne peuvent concurrencer Hollywood. Il ne cherche pas l'audience internationale à tout prix.

Depuis *Jeune & jolie*, Ozon a tourné *Une nouvelle amie*, avec Romain Duris, Raphaël Personnaz et Anaïs Demoustier, adapté du roman de Ruth Rendel *Une amie qui vous veut du bien*, une histoire de mort, de dépression, de secret qui redonne le goût de vivre.

Le Devoir

Cette entrevue a été effectuée à Paris à l'invitation d'Unifrance.

Brazil, ou le cauchemar en série

Du 6 au 8 juin, le Cinéma du Parc projette une nouvelle copie de *Brazil*, un chef-d'œuvre certifié que des différences de vue entre le cinéaste Terry Gilliam et le studio Universal faillirent condamner à l'obscurité.

FRANÇOIS LÉVESQUE

La vie imite l'art plus que l'art n'imita la vie, disait Oscar Wilde. La dystopie satirique *Brazil*, qui donna lieu à un affrontement épique entre un cinéaste visionnaire et un studio tyrannique, en constitue un rappel éloquent.

La fiction La scène se déroule dans un futur indéterminé, mais résolument totalitaire. Toute-puissante, la machine étatique emploie un nombre ridicule élevé de fonctionnaires dévoués à des tâches souvent absurdes. Sam Lowry est l'un d'eux. Enclin aux rêves éveillé — on le serait à moins —, Sam fantasme et se voit héros ailé, Icare moderne sauvant d'un destin funeste une ravissante damoiselle. Sachant ce

La réalité La scène se déroule dans les bureaux du studio Universal, en Californie. Toute-puissante, la machine hollywoodienne emploie un nombre ridiculement élevé de cadres chargés de décider ce que veut et ne veut pas voir le public. Enclin aux fulgurances baroques — son esthétisme rétro-futuriste bricolé fit école —, Terry Gilliam défend une vision furieusement originale et pessimiste. Paniqué, le studio remonte le film et plaque une fin heureuse, au grand dam du cinéaste bafoué.

« Aussi longtemps que mon nom apparaît sur le film, ce qui lui est fait m'afflige également. Je sens chaque coupe, spécialement celles qui ont castré le film [...] S'il vous plaît, laissez-moi savoir pour combien de temps encore je devrai souffrir avant que cesse l'hémorragie », écrit alors Gilliam qui, las de rédiger des mémos acerbes, organise une projection secrète du montage initial pour une poignée de critiques influents. L'accueil est dithyrambique. De mauvais gré, Universal sort le film dans une version certes amputée de 10 minutes, mais supervisée par l'auteur. En

« Aussi longtemps que mon nom apparaît sur le film, ce qui lui est fait m'afflige également »

Europe, le studio 20th Century Fox s'en tient à la version intégrale de 142 minutes. Depuis l'avènement du DVD et surtout du Blu-ray, on peut apprécier *Brazil* dans toute sa sinistre splendeur.

Il n'empêche que depuis, à quelques exceptions près (*Le roi pêcheur*, *12 singes*, *Tide-land*), le cinéaste va de projets avortés (*Don Quichotte*, *Le conte de deux cités*) en films maudits (*Les aventures du baron de Münchhausen* jusqu'à *L'imaginarium du docteur Parnassus*). Espérons que Terry Gilliam ne finira pas comme Sam Lowry dans *Brazil*, rêveur brisé par le système.

Le Devoir



CINÉMA DU PARC

Une scène de *Brazil*, de Terry Gilliam

Grand vacarme pour petites punkettes

VI AR BAST!

(V.A. : WE ARE THE BEST!) Réalisation et scénario : Lukas Moodysson, d'après l'œuvre de Coco Moodysson. Avec Mira Barkhammar, Mira Grosin, Liv LeMoyné, Johan Liljemark. Image : Ulf Brantas. Montage : Michal Leszczylowski. Suède-Danemark, 2013, 102 min. V.O. avec s.-t.a.

ANDRÉ LAVOIE

Un ton trop sérieux ne convient pas à tous les cinéastes, surtout s'ils souhaitent ardemment être pris au sérieux. Le Suédois Lukas Moodysson l'a compris, revenant à l'énergie insolente de ses meilleurs films (*Show Me Love*, *Together*) après quelques échappées neurasthéniques (*Contaner*, *Mammoth*). Dans *We Are the Best!*, il joue à nouveau ses meilleures cartes : une galerie de personnages adolescents (et d'adultes irresponsables), un brin de nostalgie, des musiques accrocheuses d'un autre temps.

Mais parle-t-on vraiment de musique accrocheuse lorsqu'il s'agit du punk, surtout interprété par des jeunes ne sachant jouer d'aucun instrument ? L'expression de la révolte passe par cette forme musicale pour Bobo (Mira Barkhammar) et Klara (Mira Grosin), deux filles à l'allure androgyne. En 1982, elles sont à la fois de leur époque et un peu en marge, refusant de croire que le disco puisse avoir tout terrassé. Elles décident alors de monter un groupe, accaparant un instrument sur lequel elles piochent avec ardeur.

Leurs efforts sont loin d'être récompensés et elles devront se tourner vers une autre pestiférée de leur école pour assurer leur épanouissement musical. Beauté tourmentée comme sortie d'un film de Bergman, Hedvig (Liv LeMoyné) se camoufle derrière ses longs cheveux blonds mais affiche de l'assurance lorsqu'elle gratte la guitare. Ce trio improbable va pousser quelques notes — leur première chanson dénonce les cours d'éducation physique... — et vivre, en mode mineur, les aléas des groupes musicaux : rivalités amoureuses, spectateurs hostiles, divergences créatrices.

Cette cacophonie, à l'image de cette période de la vie que Moodysson a toujours su si

bien décrire, ne tapisse pas tout le film, et c'est tant mieux pour nos oreilles. Le clinquant punk sert ici de prétexte à souder trois jeunes filles en manque de pères et de modèles, le cinéaste se plaisant, une fois de plus, à esquisser des portraits d'adultes oscillant entre l'irresponsable, le timoré et l'ahuri. Cet amusant parti pris s'explique aussi par la première source d'inspiration du film, un roman graphique de Coco Moodysson, conjointe du cinéaste, sachant elle aussi décrire avec acuité ce passage un peu trouble, et souvent un peu trop long...

Lukas Moodysson use de sa tendresse habituelle pour saisir l'énergie débridée et les contradictions de ces petites punkettes de grands boulevards, elles qui posent un regard désabusé sur cette époque tapissée de couleurs pastel et de synthétiseurs. Leur caractère brouillon ne tranche jamais avec l'approche visuelle du film, celle d'une caméra virevoltant au plus près des acteurs et d'un montage rarement fluide, rarement invisible. Ce désordre s'avère savamment orchestré, plus près du récit d'apprentissage que de la vignette purement nostalgique (la direction artistique n'a rien d'opulent). Peu importe le genre musical, ce cinéaste suédois connaît toujours la chanson, celle d'une jeunesse un peu paumée, mais au final triomphante.

Collaborateur Le Devoir

VERNISSAGE

1^{er} juin – 25 juin

BASQUE
DENIS GUAY
JACQUES THISDEL

Emprunte, terre, forêt
Disciplines variées

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

SiO₂

ŒUVRES DE LA
23^e COHORTE DE DIPLÔMÉS
05.06.2014 – 05.09.2014

ARMEL DESRUÉS
MARC-ANDRÉ FONTAINE

vernissage
5 juin à 18 h 30

Création : Armel Desrués | Photo : Michel Dubreuil

Espace
VERRE

1200, rue Mill
514.933.6849
www.espaceverre.qc.ca

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux airs de l'été!

5 juillet – SAINT-BENOÎT-DU-LAC
Concert d'après-midi à l'abbaye

18-21 juillet – les BERKSHIRE
Tanglewood et Berkshire Choral Festival...

1^{er} et 2 août – QUÉBEC - L'univers du sacré
Requiem de Verdi au Grand Théâtre

3 août – JOLIETTE - concert tout Brahms

Nous réveillerons-nous trop tard ?
La mondialisation nous détruira-t-elle ?

du 25 mai au 15 juin

Visitez l'exposition de peintures de
ANDRÉ LIBREX

« RÉVEILLE!... »

Entrée libre :
Samedi et dimanche de 13 à 16 h
HUNTINGDON. Salle Langevin

En semaine sur réservation :
450 264 5411 poste 243
www.andrelibrex.ca

CULTURE CINÉMA

La fausse méchante

Inspiré du conte *La belle au bois dormant*, *Maléfique* réhabilite la figure de la vilaine fée

MALÉFIQUE (V.F. DE MALEFICENT)
Réalisation : Robert Stromberg.
Scénario : Linda Woolverton.
Avec Angelina Jolie, Elle Fanning, Sharlto Copley, Sam Riley, Imelda Staunton, Juno Temple, Lesley Manville. Image : Dean Semler. Montage : Chris Lebenzon, Richard Pearson. Musique : James Newton Howard. États-Unis, 2014, 97 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfant, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde; vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en œuvre, mais rien n'y faisait... Ainsi débute l'un des plus célèbres contes de Charles Perrault, *La belle au bois dormant*. Ou est-ce bien le cas?

Un peu comme il l'a fait l'an dernier avec son immense succès *La reine des neiges*, d'après Hans Christian Andersen, le Studio Disney a décidé de remettre au goût du jour en l'adaptant très librement l'un de ses classiques d'antan, avec cette fois des acteurs en chair et en os, des effets spéciaux tout plein, et de la 3D, dont on ne saurait apparemment plus se passer.

Dans une contrée lointaine, donc, vivaient Maléfique et Stefan; elle, bonne fée ailée, lui, pauvre orphelin. Bien qu'issus de royaumes hostiles l'un envers l'autre, Maléfique et Stefan s'aimaient d'amour.

Puis l'ambition s'immisça dans le cœur de Stefan qui, afin de succéder au roi, commit l'ultime outrage en coupant les ailes de sa mie, dont le souverain s'était fait une ennemie (élaborée avec tact, cette scène offre une métaphore à peine voilée des périls courus par les jeunes filles à l'ère de la drogue du viol, entre autres passages évoquant ce que l'on entend par « remettre au goût du jour »).



BUENA VISTA

Angelina Jolie incarne Maléfique dans le film du même nom de Robert Stromberg.

Trahie, meurtrie, Maléfique se retrancha dans sa forêt enchantée et se laissa envahir par la colère et le ressentiment jusqu'au jour où, apprenant la naissance d'Aurore, la fille du nouveau monarque, elle se présenta à la cour, superbe furie cornue tout de noir drapée.

C'est véritablement à partir de ce moment qu'Angelina Jolie, impériale, fait sien le personnage, de telle sorte qu'on aura désormais du mal à l'en dissocier. D'un scénario de plus en plus inégal à mesure qu'ap-

proche le dénouement, heureusement pas mièvre du tout, l'accent tire le maximum, se révélant particulièrement à l'aise durant les passages plus cocasses.

La morale de l'histoire

Reproduite presque à l'identique du classique animé de Disney de 1959, la fameuse séquence de la malédiction jetée sur la princesse par la vilaine fée constitue par ailleurs le dernier lien rattachant le film de Robert Stromberg (directeur artistique d'*Alice au pays*

des merveilles et d'*Oz le magnifique*) au conte original. En effet, dès lors qu'Aurore est emmenée dans la forêt où sont chargées de veiller sur elle trois fées marraines bonnes mais incompétentes (rigolotes Imelda Staunton, Juno Temple et Lesley Manville), Maléfique devient celle qui, dans l'ombre, presque à son corps défendant, veille sur celle-là même qu'elle a ensorcelée. A l'instar de la princesse après qu'elle se fut piquée le doigt à l'aiguille d'un rouet, la bonté

endormie de Maléfique finira par se réveiller.

Et c'est de cette manière que, comme dans sa récente relecture de *La reine des neiges*, le Studio Disney réhabilite un personnage féminin traditionnellement mauvais en suggérant que son avilissement n'est pas inné, tant s'en faut, mais résulte plutôt de trop de méchanceté endurée.

Morale pour morale, celle-ci a le mérite de n'être point sottise.

Le Devoir

Deux fois passera ?

Un peu plus de dix ans après la sortie du très populaire original paraît un remake de *La grande séduction*

LA GRANDE SÉDUCTION À L'ANGLAISE (V.F. DE THE GRAND SEDUCTION)

Réalisation : Don McKellar. Scénario : Michael Douse et Ken Scott d'après son scénario original. Avec Brendan Gleeson, Taylor Kitsch, Gordon Pinsent, Liane Balaban. Image : Douglas Koch. Montage : Dominique Fortin. Musique : François-Pierre Lue, Maxime Barzel, Paul-Étienne Côté. Québec, 2013, 115 minutes

FRANÇOIS LÉVESQUE

D'aucuns l'attendent avec une brique et un fanal. Et pour cause! *Remake de La grande séduction*, la comédie *La grande séduction à l'anglaise* revisite dans la langue de Shakespeare l'un des plus

gros et plus beaux cartons du cinéma québécois. Sacrilège? *Remake pour remake*, celui-ci propose peu ou prou le même récit, la même manière et, ceci expliquant cela, le même charme ou presque.

Et du charme, justement, le hameau de Tickle Cove, sis sur une île au large de Terre-Neuve, n'en manque pas. Quoique, depuis une dizaine d'années, la morosité économique a pour ainsi dire tué l'ambiance. En témoigne le désormais traditionnel cortège d'habitants qui, en ce 1^{er} du mois, s'en vont encaisser leur chèque d'aide sociale. Progéniture de fiers pêcheurs, les gens du cru en sont réduits à baisser la tête en ramassant la poignée de billets que leur tend le cais-

sier, ce dernier, guère plus enjoué, menacé à tout moment d'être remplacé par un guichet automatique. Mais tout n'est pas si noir.

En effet, une usine de recyclage de produits du pétrole pourrait venir s'implanter sur l'île, ce qui assurerait un emploi à tout un chacun. Un détail menace cependant de faire dérailler le projet: l'absence sur place d'un médecin résident.

Par un concours de circonstances improbable mais rigolo, le jeune docteur Lewis consent à passer quelques semaines sur l'île tout en ayant la ferme intention de regagner le continent au terme de ce passage obligé (on l'y a contraint par chantage). C'est sans compter la rouillardise de la

population, qui n'entend pas remettre une si belle prise à l'eau et qui, à cette fin, élabore une supercherie aussi complexe que loufoque afin de faire croire au docteur Lewis que Tickle Cove est le seul endroit au monde où il pourra s'épanouir et trouver le bonheur. D'où le titre, prise 2.

Acteurs au diapason

Dans le rôle coloré du mystificateur en chef tenu autrefois par Raymond Bouchard, l'Irlandais Brendan Gleeson (*Le général, Harry Potter*) fait merveille. Moins voyant, celui du docteur Lewis est campé avec conviction par Taylor Kitsch (*John Carter, Le seul survivant*). Or cette conviction est la clef de voûte du succès du film puisque, comme spec-

tateur, on ne doit pas tant croire à la prémisse que croire que le personnage y croit. Kitsch s'acquitte habilement de ce mandat ingrat puisqu'invisible.

Quant au reste, eh bien... la magie ne peut opérer qu'une seule fois, on le sait, mais cette nouvelle mouture vise davantage le public anglophone. Les autres, ceux, nombreux, qui ont succombé en 2003, voudront sans doute néanmoins y jeter un coup d'œil, ne serait-ce que pour comparer les deux films. En cela, le producteur Roger Frappier n'a pas à rougir du résultat qui, de nouveau, offre un mélange assez irrésistible de réalisme et de folie douce.

Le Devoir

Misère de misère

SUZANNE

Scénario et réalisation : Katell Quillévéré. Avec Sara Forestier, François Damiens, Adèle Haenel, Paul Hamy, Corinne Masiero, Anne LeNy. Image : Tom Harari. Montage : Thomas Marchand. Musique : Verity Susman. France, 2013, 95 minutes

FRANÇOIS LÉVESQUE

Entre une histoire poignante et un récit misérabiliste, la ligne est parfois mince. Présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 2013, le long métrage *Suzanne* en constitue un rappel éloquent.

Suzanne relate 25 années dans la vie d'une femme qui, mère à 15 ans, s'éprend subitement d'un magnifique bon à rien. Et l'enfant de prendre le bord lorsque la première choisit l'amour total. Rattrapée par la justice, Suzanne, qui s'est enfoncée dans une spirale de petits crimes pour subsister, purge sa peine, s'en sort, puis replonge, bis. En périphérie: un père faillible mais constant et une sœur cadette tellement habituée de couvrir son aînée qu'elle en oublie de vivre.

Katell Quillévéré, dont il s'agit du deuxième long métrage après *Un poison violent*, en 2010, affiche avec *Suzanne* une maîtrise certaine de l'art de l'ellipse. Organique, sa mise en scène évolue de manière quasi subliminale, aidée incommensurablement, il est vrai, par l'interprétation à fleur de peau de Sara Forestier, qui joue le rôle-titre de 15 à 30 ans. Avec ses cheveux blonds pour l'occasion, la comédienne, révélée dans *L'esquive* et *Le nom des gens*, convoque le souvenir de Sandrine Bonnaire à l'époque d'*A nos amours*.

Ces bien belles qualités auraient pu porter le film, n'eût été cette propension à la sur-enchère au rayon de la misère humaine. Ainsi, de mère absente parce que décédée en mère absente parce qu'amoureuse en fuite, de faux suicide en guise d'appel à l'aide en accident de la route cachant peut-être un vrai suicide, bref, de détresse en déchirements, le malheur n'en finit plus de frapper.

Suzanne est expertement réalisé et interprété, c'est indéniable. Mais ciel que c'est déprimant!

Le Devoir



DAVID MCNEW AFP
La réalisatrice Katell Quillévéré



FILMS SÉVILLE

Les personnages du mystificateur en chef et du jeune docteur Lewis dans *The Grand Seduction*.

EXCENTRIS



SUZANNE
KATELL QUILLÉVÉRÉ - 94 MIN. - V.O. FRANÇAISE

ET AUSSI À L'AFFICHE :

THE IMMIGRANT (L'IMMIGRANTE) G+

JAMES GRAY

FADING GIGOLO (APPRENTI GIGOLO) 13+

JOHN TURTURRO

LE RÈGNE DE LA BEAUTÉ 13+

DENYS ARCAND

LE SEMEUR G+

JULIE PERRON

ACHTUNG FILM! PRÉSENTE:

POUR TON BON ANNIVERSAIRE

DENIS DERCOURT - JEUDI 5 JUIN À 19H

CINÉ-CLUB 65+ PRÉSENTE:

DIEGO STAR

FRÉDÉRIC PELLETTIER - JEUDI 5 JUIN À 13H

BILLETTERIE : 514 847-2206

3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM

CINÉMA EN LIGNE